

Utopies performatives : les Afriques à Paris au temps du Capitalocène

Hélène Matte

Numéro 139, hiver 2022

Performance et art actuel en Afrique. Le cas du Cameroun, de la RDC et de la Tunisie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98230ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Matte, H. (2022). Utopies performatives : les Afriques à Paris au temps du Capitalocène. *Inter*, (139), 88–91.

UTOPIES PERFORMATIVES
:
LES AFRIQUES À PARIS
AU TEMPS DU CAPITALOCÈNE

HÉLÈNE MATTE

La rentrée parisienne a été marquée par un rituel de Myriam Mihindou, présenté au musée de la Chasse dont la programmation, encore cette année, résulte d'un mélange raffiné entre le mausolée animalier et l'art contemporain. Là, taxidermies, objets et peintures d'époque correspondent aux sculptures, images et gestes actuels. Ils n'ont de cesse de souligner notre être animal et mortel, mais également la beauté du vivant qui s'y trouve, en quelque sorte, interdit et sacralisé.

L'artiste d'origine franco-gabonaise invitait à la déambulation et passait de la cour à la salle d'exposition où le bestiaire peint de Damien Deroubaix conversait avec la collection d'antiques miniatures zoomorphes de Naji Asfar. Un bâton raviné par les termites et affublé de plumes lui servait d'accessoire. Sa robe, les murs, les corps, semblaient autant d'obstacles auxquels elle confrontait sa marche avec solennité, prenant la mesure d'un espace qui se métamorphosait sous ses pas. Les interactions réduites à quelques rapprochements ou dons de petits objets permettaient d'inclure le public dans cette transformation du monde qu'une bande sonore est venue expliquer, chacun devenant coléoptère, patient typographe grignotant son microcosme parmi un écosystème, échantillon d'une puissance vitale.

DU CORPS À L'IMAGINAIRE : LA PERFORMANCE COMME ACTE POLITIQUE

La performance de Mihindou se présentait telles les prémices de l'évènement *Afriques : utopies performatives*, présenté à proximité, à la Cité internationale des arts, quelques jours plus tard. L'évènement qui devait avoir lieu en 2020 a été reporté du 10 au 12 septembre 2021 pour les raisons que nous connaissons tous trop bien. Il rassemblait divers artistes et chercheurs en une filière dont les suites étaient prometteuses. À ce titre, c'est l'immense Jelili Atiku qui ouvrait la rencontre avec un parcours qui passait de la cour de la Cité des arts à l'espace attenant, au musée de la Shoah. Dans un spectaculaire habit à motifs allant de pair à des souliers perlés, coiffé d'un casque sculpté, le performeur dirigeait la procession au son de cloches bélières en forme de femmes dont le tumulte clair provenait des robes en laiton.

Atiku était fidèle au caractère engagé et profondément humaniste de sa démarche qui se justifie par les notions du *healing* et du *care*, mais aussi par une volonté de puiser dans toutes les influences culturelles que ce nomade d'origine yoruba sait mêler pour concevoir des actions inédites, toujours ancrées dans le contexte et le lieu où elles se déploient. L'artiste a d'ailleurs pris la parole, rappelant « Moko Moro » que la société était malade. C'est pourquoi il interpellait les dieux yoruba, notamment par son couvre-chef divinatoire, empruntant à la puissance fondamentale du corps féminin et à son énergie génératrice.

Suivait une autre déambulation : celle du ressortissant de la République « démocratique » du Congo, Precy Numbi, et de la Russe Maria Sawizki, tous deux résidant en Belgique. Leur collaboration récente se fonde sur un langage performatif commun qu'ils développent malgré le fait qu'ils ne partagent pas les mêmes langues. Leur démarche tient également dans une volonté de se positionner en dehors de la victimisation, tout en se dressant contre les politiques oppressives et systémiques de leur pays respectif. Leur performance mettait en valeur des costumes dignes de carnaval : Numbi, transformé en robot, faisait face à Sawizki dont l'accoutrement rappelait les personnages de Jérôme Bosch. Entre combat et séduction, ils interagissaient devant la foule, improvisant une danse désarticulée autour d'une pomme. Ce nouvel Adam et Ève postapocalyptique nous a entraînés vers un tableau final où la séductrice s'est fait crever le cœur. Une présentation grotesque, voire comique, qui contrastait avec le propos dramatique sous-tendu, soit celui de la violence subie par les femmes, notamment au Kivu.

UNE DIALECTIQUE AU-DELÀ DU BINARISME

D'autres performances étaient au programme. Celle de Fabiana Ex-Souza a été sauvée par un feu accidentel qui en a brisé la monotonie complaisante. Ici, les témoins devenaient les véritables performeurs. Leur concentration patiente et bienveillante demeurait rivée à la non-action de l'artiste affalée sur des coussins immaculés, coupée du monde, portant des écouteurs ou somnolant.

Enfin, c'est sous forme vidéographique que M'barka Amor a présenté l'action *Now I'm White*. Sous le chuchotement de l'anaphore « Poème blanc » dans lequel le nom de la non-couleur est répété à outrance, l'artiste nue a couvert son corps des pieds à la tête jusqu'à disparaître, blanche sur fond blanc. Hommage vivant et impensé au suprématisme de Malevitch, mais surtout pied-de-nez au suprémacisme politique, l'œuvre exorcisait les aliénations culturelles propres aux enfants issus de l'immigration.

Cette première journée d'*Afriques : utopies performatives* s'est conclue par la projection des films *Nuit debout* de Nelson Makengo et *Postcolonial* du collectif Kongo Astronauts. Ce dernier, dont les images sont aussi percutantes que les musiques qui le portent, proposait ce que nous nommerons ici une *perfiction*, c'est-à-dire une suite de tableaux et de gestes performatifs dont la narration trace une histoire au demeurant incertaine. Au Québec, le travail vidéoperformatif de Francis O'Shaughnessy peut s'y apparenter.

DU CAPITALOCÈNE À L'ANTHROPOCÈNE

L'évènement, ponctué de discussions collectives, donnait à entendre des artistes investis et articulés, doublés de chercheurs critiques et pertinents. Parmi ceux-ci, soulignons la présence du sociologue, anthropologue et romancier Joseph Tonda, dont la brillante pensée élucide nos zones d'ombre. Auteur, notamment, des ouvrages *L'impérialisme postcolonial : critique de la société des éblouissements* (Karthala, 2015) et *Afrodystopies : la vie dans le rêve d'autrui* (Karthala, 2021), ce professeur venu de Libreville, Gabon, a mis en lumière la complexité du réel et ses intrications avec l'imaginaire.

En langage sorcier, nous dirions que le monde est machiné par les forces de l'invisible. Celles-ci, croyances ou argent, nous éblouissent, nous pénètrent et nous possèdent. Tonda se référait à Marx tout en s'en éloignant. C'est moins la notion du capital que celle de l'argent qui marque sa critique du capitalisme. Peut-être parce que les dystopies africaines issues du colonialisme se fondent sur une exploitation boulimique des ressources naturelles autant qu'elles misent sur l'exploitation de la force de travail, l'oppression humaine et l'esclavagisme allant de pair avec une relation abusive avec la nature. Nous déduisons que l'« éblouissement » analysé par Tonda est aussi celui des apparences de la richesse. Le tintement de la monnaie et le légendaire éclat de l'or opèrent un renversement, métamorphosant la valeur sociale en toc culturel. Par son obscure magie, une perfide alchimie, l'éblouissement nous plombe. Dépassant – ou plutôt radicalisant – le concept de Société du spectacle (Debord, 1967), Tonda a mis en évidence une conscience hors d'elle-même et pourtant agissante, produit de cet éblouissement, expliquant comment, dans un éternel retour de l'aliénation, les réalités deviennent, tour à tour, utopies puis dystopies.

Cette première journée d'*Afriques : utopies performatives*, présentée sous l'égide des commissaires Dominique Malaquais et Julie Peghini, nous a permis d'espérer avec enthousiasme la programmation de la prochaine Rencontre internationale d'art performance de Québec qui, également reportée, devait aussi accueillir des artistes d'Afrique et de la diaspora.

L'auteure offre ses condoléances aux collègues et amis de Dominique Malaquais, historienne et critique de l'art africain contemporain (1964-2021). Co-commissaire de l'évènement, elle est décédée avant la publication de cet article.

